

Le discours social : problématique d'ensemble

Marc Angenot

Volume 2, numéro 1, avril 1984

Le discours social et ses usages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001977ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001977ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Angenot, M. (1984). Le discours social : problématique d'ensemble. *Cahiers de recherche sociologique*, 2(1), 19-44. <https://doi.org/10.7202/1001977ar>

Le discours social : problématique d'ensemble

Marc ANGENOT

Préambule

L'auteur du présent exposé a entrepris il y a quelques années une recherche qui en est à sa phase finale et va aboutir à divers articles et à la préparation d'un ouvrage d'ensemble sur : «Mil huit cent quatre-vingt neuf : un État du discours social». Cette recherche résulte de l'examen d'un échantillonnage raisonné de la «chose imprimée» produite en France au cours d'une année, 1889, — échantillonnage englobant, quant au support matériel, le livre comme le quotidien, le périodique, la publicité et les «éphémères», et immergeant en quelque sorte les domaines discursifs traditionnellement investigués, comme les belles-lettres ou les écrits scientifiques, dans la totalité de ce qui s'imprime et se diffuse, — depuis les espaces flous et triviaux de la presse et de la publicistique jusqu'aux formes éthérées de la recherche esthétique, de la spéculation philosophique et en descendant jusqu'aux «bas-fonds» de la chansonnette de café-concert, de la pornographie, sans omettre enfin les productions discursives censément aberrantes ou dissidentes des groupuscules spiritistes, des réformateurs à idée fixe, comme des socialismes et des féminismes de l'époque. On se doute qu'une telle entreprise ne vise pas seulement à produire une description diversifiée, un tableau des thèmes, des genres, des doctrines d'une époque (encore qu'une telle description empirique aurait déjà un certain intérêt). Elle suppose la construction d'un cadre théorique et de visées heuristiques, cadre et visées que la mise en forme du matériau récolté est censée venir illustrer et justifier. Elle suppose notamment qu'on parvienne à donner une validation

et une consistance théoriques à cette notion de «discours social» évoquée plus haut.

Ce sont les éléments essentiels de cette problématique du discours social que je voudrais exposer ici, en en faisant valoir l'intérêt potentiel, les contraintes et les difficultés, mais sans chercher (et pour causes) à les illustrer adéquatement. Que le lecteur veuille bien lire les notes qui suivent comme un état de la réflexion sur un travail en cours, réflexion dont on cherchera à montrer les références théoriques et le bien-fondé principal en se cantonnant cependant dans les généralités.

1. Le Discours social

Le Discours social : tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné (tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle aujourd'hui dans les média électroniques). Tout ce qui se narre et s'argumente; le narrable et l'argumentable dans une société donnée.

Ou plutôt : les règles discursives et topiques qui organisent tout cela, sans jamais s'énoncer elles-mêmes. L'ensemble — non nécessairement systémique, ni fonctionnel — du dicible, des discours institués et des thèmes pourvus d'acceptabilité et de capacité de migration dans un moment historique d'une société donnée. Dans cette première approche d'une définition, l'expression semble renvoyer à diverses formulations qu'on peut rencontrer chez des penseurs venus de divers horizons; c'est ce «monde culturel existant» dont parle Antonio Gramsci; ce «texte indivis» qu'évoque Charles Grivel; cette «écriture des signes sociaux totaux» à quoi J.J. Goux fait fugitivement allusion⁽¹⁾. C'est bien sûr aussi l'*idéologie* dans un des sens de ce terme polysémique, c'est-à-dire comme l'*ensemble* de «la matière idéologique propre à une société donnée à un moment donné de son développement». C'est justement ce que, dans un ouvrage paru en 1983, Robert Fossaert désigne comme «le discours social total», inscrivant dans une théorie rigoureuse une expression qui a surgi de-ci de-là depuis quinze ans sans jamais être définie⁽²⁾.

Sans doute les quelques références ci-dessus ne visent pas une «réalité» absolument identique; pour progresser dans la précision de ma conception, il convient d'abord de poser deux mises en garde : le discours social, ce n'est pas (que) du collectif *et* le discours social ce n'est pas fait (que) de textes⁽³⁾.

2. L'Individuel / le collectif

En parlant du discours social, on n'entend pas seulement des communs dénominateurs, des thèmes répandus, des faits collectifs;

le discours social, c'est très largement la production sociale de l'individualité, de la spécialisation, de la compétence, du talent, de l'originalité («acceptable»); c'est la production sociale de l'opinion dite «personnelle» et de la créativité dite «individuelle»; ce n'est pas seulement des doctrines communes, mais les formes réglées de la dissidence; pas seulement des lieux communs, mais des opinions distinguées, pas seulement la *doxa* mais ces paradoxes qui demeurent dans sa mouvance. Ce qu'on propose ici c'est le renversement classique des démarches historico-dialectiques : ce ne sont pas les écrivains, les publicistes qui «font des discours», ce sont les discours qui les font, jusque dans leur identité, laquelle résulte de leur rôle sur la scène discursive. Les individus, leurs talents, leurs dispositions ne sont pas contingents dans une hégémonie anonyme; ils sont spécifiquement produits comme, — ailleurs —, se produit de la platitude, du poncif, de la trivialité.

3. Textes, production, acceptabilité

Sans doute le chercheur est-il d'abord affronté à des *textes* (ou à des artefacts sémiotiques). Les formalistes en concluent un peu vite qu'il leur convient de s'enfermer dans l'immanence des «significations». Le seul fait de prendre les textes, ici, dans le réseau global de leur *intertextualité* détourne de cette illusion d'immanence. Non seulement parce que textes et discours divers coexistent et interfèrent et ne signifient que par là ... mais aussi parce qu'une problématique sociale ne peut concevoir les représentations de la réalité que communiquent des textes qu'en ne dissociant pas les *moyens* sémantiques des *fonctions* remplies : le sens du texte résulte du fait qu'il a une fonction sociale, qu'il est le vecteur de «forces sociales». C'est peu dire que les textes apparaissent «sur fond d'histoire», leur signification même *est* histoire. On ne peut d'autre part dissocier *ce* qui est dit, la *façon* dont c'est dit, le *lieu* d'où cela est dit, les *fins* diverses que cela sert.⁽⁴⁾ Étudier les discours sociaux, enfin, c'est étudier aussi les dispositions (actives) et les goûts (réceptifs) face à ces discours — (la détermination sociale de l'audience que diversement rencontrent la *Revue des Deux Mondes*, Stéphane Mallarmé, André Theuriot, *La Lanterne* ou Edouard Drumont ...) C'est chercher à mesurer l'énergie investie et les enjeux, l'«à-propos» de chaque texte. C'est donc parler non seulement de grammaires, d'axiomatiques, d'organisations thématiques, mais du même coup mesurer l'acceptabilité des éléments que l'on isole. Acceptabilité qui correspond en partie à ce que les anciennes rhétoriques appelaient selon les cas l'«opinable» ou le «vraisemblable», si nous concevons ceux-ci comme des réalités socialement transitoires, produites dans l'effet

de masse du discours social lui-même. Cette acceptabilité, en outre, n'est pas *une*, mais modulée pour telle formation discursive, ou pour tel destinataire-type, même si dans l'effet de masse du discours global une hégémonie fondamentale vient, comme nous le verrons, surdéterminer les conventions sectorielles.

4. Pratiques, habitus, discours

On sait à quel degré a régné depuis vingt ans, non seulement dans les lettres mais chez bien des philosophes et des historiens, une sorte d'insidieux *pandiscursivisme*, une sorte d'hypothèse inavouablement naïve, jamais assumée, mais qui a hanté les temps post-structuralistes et qui dirait : «tout n'est que discours, que simulacres...» Cette sorte de solipsisme du logos, on pourrait craindre qu'une problématique axée sur le discours social n'en soit imprégnée.

Il faut donc chercher à définir d'emblée les fonctions remplies par ce que nous appelons le discours social dans la production de la société. Et on ne s'en tirera pas par un coup de chapeau précipitamment accordé aux «infrastructures» des forces productives et des rapports de production et aux constructions politico-juridiques qui en assurent la maintenance. Sans doute, comme paradigme heuristique, le modèle architectonique classique du marxisme, avec la production des représentations et des symboles sociaux située en une super-structure idéologique, conserve-t-il une validité principielle. Il me semble pourtant qu'en vue de cerner les fonctions des discours sociaux, il convient de circonscrire un problème plus spécifique : celui du rapport du discours social total (et des idéologies) à la sémantisation des pratiques et des usages et à la constitution signifiante des *habitus*. «Sémantisation» est ici, de toute nécessité, synonyme de socialité : les pratiques ne signifient que parce que leur identité résulte d'un classement socialement validé et différentiel. Mais il n'est pas dit que cette sémantique, immanente aux usages et aux habitus sociaux, soit homogène ou mono-codée : la multiplicité même des pratiques entraîne la multiplicité des points de vue sous lesquels le monde social est classé c'est-à-dire connu. La discordance entre la manière dont le monde est censé connu par les pratiques et les «mentalités» qui s'y attachent, d'une part, et la manière dont il est connu dans les discours et les doctrines diffusées dans un groupe donné, cette discordance est toujours signalée — mais peu théorisée — par les historiens des classes populaires ou ceux des mouvements ouvriers; de même, l'interférence d'un cadre de pratiques de classe avec la relative distanciation des discours où cette classe trouve des

croyances et des impératifs est un élément essentiel pour l'examen des profils de luttes collectives et pour une définition correcte de cette notion extrêmement ambiguë qui est celle de «conscience de classe».

Pour le militant c'est justement là, dans les habitus, les pratiques, les contraintes (et les souffrances) du vécu que la critique immanente de la doxa dominante et des idéologies trouve sa source et ses arguments. Pour les historiens de notre siècle qui, sortant des archives et de l'étude des institutions «visibles», ont cherché à convertir leur regard en vue de «voir le quotidien»⁽⁵⁾, il s'est agi de montrer la tension et l'écart entre ce qu'une société dit et «ce qui ne se dit pas, ne s'écrit pas, ne s'exprime pas». (G. Thuillier) Pour le sociologue, l'examen des pratiques dans leur immanence non-théorisée, non verbalisée, a conduit à penser cette «logique de la pratique» à laquelle Pierre Bourdieu a consacré ses derniers travaux, logique qui ne se calque guère sur la logique du Logos. En suivant ici Bourdieu et son école, nous poserons que le problème du discours social ne peut se formuler que dans une tension dialectique avec le niveau des habitus et de la sémantisation des usages. *Habitus* : «système de dispositions durables, transposables, intégrant toutes les expériences passées, fonctionn(ant) à chaque moment comme *une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions* et rend(ant) possible l'accomplissement de tâches infiniment différenciées». ⁽⁶⁾ L'habitus est ainsi ce «schéma générateur» de pratiques distinctes et distinctives, inscrit sur le corps même de l'homme social et qui laisse prendre pour une «nature» ou pour un «don» ce qui n'est que la maîtrise, inconsciente (non objectivée) d'un code et l'inscription d'une sémantique identifiante. L'habitus, selon Bourdieu, informe ainsi non seulement les dispositions et les «mentalités», mais aussi, subjectivement, les *goûts* (comme il en va par exemple des habitus alimentaires).

Ainsi abordé, l'habitus de l'individu social, avec les classements distinctifs qu'il permet, est certainement adaptation au rôle socio-économique qui lui est dévolu (dans le multiple sens de : aliénation, identité *et* résistance); il résulte directement d'une convergence de facteurs socialement sémantisés : cadre de la vie quotidienne (spatialité e.a.), rapport au «pratico-inerte», *aïsthesis* de classe, kinésique et proxémique micro-culturelles, «sens pratique» et programmations, privés et professionnels, y compris rythmes et *timings*, attitudes d'interaction, «patrons» socio-dramatiques, puis — à mesure qu'on s'éloigne de contraintes matérielles — *ethos* (valeurs intériorisées), «mentalités», goûts

(«personnels») et préférences. Sémantisation des usages (notamment de l'habillement), langages distinctifs, accents, prononciations ... Enfin, aux niveaux de synthèse non-médiée, expectations globales et auto-conditionnements, images sociales du moi et du groupe, attentes et «sentiment» de la destinée.

Somme toute, cette problématique de l'habitus et des pratiques sémantisées, intermédiaire entre conditionnement économique et symbolisation discursive se substitue en partie à l'ancienne réflexion — ambigûment psychogénétique — sur la conscience/inconscience/fausse conscience de classe. Je ne pense pas, comme semble le dire Bourdieu, que l'(in)conscience de classe s'identifie à la strate des habitus. Le problème de la conscience de classe s'inscrit dans une certaine tension entre la fatalité immanente des habitus et les possibilités de distanciation (critique, utopique) comme moyens collectifs de dépassement. Mais, les militants révolutionnaires le savent bien, c'est ici que doivent opérer les «révolutions culturelles» (et c'est ici qu'elles achoppent); pas tant dans la censure volontariste des doctrines, des philosophies, des esthétiques «dépassees» que dans ce domaine immanent de l'aliénation, de la réification, de la sérialisation qui est aussi le domaine où se forment les identités de classe et les formes primaires de résistances. La strate des habitus conditionne la production des discours et distribue très diversement les capacités (goûts et intérêts) de réception. Ce double conditionnement n'implique aucunement que le discours social refléterait ou transposerait les habitus — et il faudrait demander lesquels, ceux de quels groupes? Non seulement le discours social, dans ses lignes hégémoniques, est en discordance essentielle avec les habitus des groupes dominés, mais nous posons qu'il n'est pas non plus en continuité simple avec les habitus de la classe dominante ou d'une quelconque de ses fractions.

En première approche, la différence de nature entre habitus et discours porte sur le mode de signifiante; dans le premier cas, signifiante non indépendante des fonctions remplies, non objectivée, non intervalidée, non susceptible de s'agréger en des ensembles complexes, formée en série déterminant de l'extérieur l'identité de l'homme-social. Le sens des pratiques, des dispositions et des goûts résulte à la fois des fonctions et des rôles sociaux dont ceux-ci sont les moyens *et* de la position de ces phénomènes dans une nébuleuse de pratiques contigües, chacune étant pourvue dès lors d'un *modus operandi* distinctif. Si le discours social transcrit à l'occasion des savoirs pratiques, du seul fait qu'il les objective, les formalise et les coupe de leur base matérielle, il peut les manipuler «impunément» et tend essentiellement à occulter les pratiques/

habitus comme sources primaires de toute *signification* sociale. Les discours sont donc toujours à connaître au niveau de leur degré de dissociation des pratiques.

La discordance entre *pratiques/habitus* et *discours* «*observables*» s'aggrave du fait que le chercheur n'a pas prise directe sur ces entités intermédiaires que sont : les savoirs primaires (investis dans les pratiques) et, pour ce qui est de la recherche historique en tout cas, les micro-récits et micro-enthymèmes de la tradition orale : leur transcription est nécessairement lacunaire et soumise à distorsions. Quelle que soit la lecture symptomale à laquelle le chercheur soumet les documents et les archives, une part de conjecture s'impose à lui. Mais je ne veux pas ici formuler des règles de méthode où le «flair» de chercheur (son sens pratique) résulte au fond de la masse des informations manipulées.

Ainsi, le niveau du discours social a pour base la strate des *habitus* et des *pratiques* distinctes, médiée par les institutions et les appareils juridico-politiques. Il en résulte que le discours social n'est pas le lieu où s'opère essentiellement le conditionnement de classe ni qui assure la reproduction des rapports de production (des rapports sociaux) et des dispositions individuelles qui vont avec. Les antagonismes d'*habitus* et de rôles sociaux se *projetent* sur le plan de discours, mais avec d'énormes distorsions dont il faudrait faire la théorie. Ce que le discours social assure c'est, dans une première énumération floue, l'objectivation, l'intervalidation, la diffusion, la manipulation conjecturale (sacralisation, systématisation, hiérarchisation, contestation) de *certain*s *habitus* et de *certain*s sémantismes pratiques. Le DS assure la constitution d'une hégémonie pansociale (et son évolution adaptative), issue sans doute de quelque manière de l'*habitus* du groupe dominant, mais s'imposant comme acceptabilité instituée, refoulant dans un silence gêné ceux à qui leurs «goûts» et leurs «intérêts» ne donnent pas statut d'interlocuteurs valables, constituant au niveau de la «culture», de la circulation des symboles, l'idée même de société comme cohésion organique, sans désintégrer cependant, ni homogénéiser le réseau distinctif extrêmement subtil des *habitus* de sexes, de classes, de rôles sociaux qui fonctionnent à couvert des hégémonies discursives.

Le discours social trouve sa fonction essentielle dans un «*in eo movemur et sumus*», — en lui nous nous mouvons et nous sommes (socialement parlant). Il est le médium obligé de la communication et de la rationalité historique, de même qu'il est l'instrument du prestige social pour certains, au même rang que la fortune et le

pouvoir. En lui se formulent et se diffusent tous les «sujets imposés» d'une époque donnée (Bourdieu). Il produit les croyances et les charmes, ou plutôt ce n'est pas le DS qui produit la croyance (comme dans une sorte de performatif généralisé) : il *fixe* les conditions institutionnelles où elle s'énonce et se valide, «si bien (écrit Durkheim) que le lecteur habituel devient l'homme de son journal».⁽⁷⁾ Il engendre des *légitimations*, occasionnellement antagonistes, des «publicités» (de goûts, d'opinions, de thèmes, d'intérêts) et routinise certains processus thématiques. Alors que l'habitus est acquiescement implicite (*fides implicita* ironise Bourdieu qui sait que les Églises raffolent de ces acquiescements-là), le DS produit les légitimités avérées. À cet égard il semble que le discours social, dans sa masse, serve bien moins à «tenir» les dominés (qu'on tient justement par la «foi implicite» de leur habitus servile) qu'à rassembler, à motiver — et à occuper les esprits — des dominants, qui ont besoin d'être convaincus pour accorder leur foi. La dissidence et les hérésies politiques, esthétiques et sociales sont encore de la foi dans les échanges doxiques; dans l'hégémonie, tout fait ventre.

Le DS réalise la médiation sociale des langages, réduit l'hétéroglossie spontanée (ainsi qu'essentiellement l'a perçu Mikhaïl Bakhtine). «Ce qu'on appelle la psychologie du corps social ... se réalise, se matérialise sous forme d'interactions verbales.»⁽⁸⁾ En légitimant et en homogénéisant certaines pratiques de langage, le DS produit la société comme coexistence, consensus, «convivialité doxique», parce qu'il est un lien pan-social entre des individus aux statuts et aux rôles divers et qu'il lie dans un acquiescement muet ceux mêmes à qui il refuse la parole, mais non le droit d'écouter. La fonction de regroupement du DS est particulièrement visible dans les périphéries où de petits micro-ensembles doctrinaires et déviants compensent leur caractère groupusculaire et leur repli esotérique par une convivialité doxique à toute épreuve.

En parlant de légitimation et d'acquiescement, on ne veut pas dire que les lignes dominantes de la doxa soient affirmatives, euphoriques, optimistement intégratives : le DS peut remplir son rôle en exprimant des angoisses, du «malaise dans la civilisation», en ne jouant pas un rôle roboratif ... Le DS fonde le *lien social* en même temps qu'il confirme et authentifie le rôle dominant de la classe dominante. C'est pourquoi il est, selon le point de vue, le miroir idéal où la société voit son unité organique *ou* la forme la plus insidieuse de la servitude volontaire.

Ce n'est pas avec des paroles ou des discours que la société *produit* des ouvriers agricoles, des femmes au foyer et même des

intellectuels petits-bourgeois. C'est affaire de ce dont nous parlions plus haut : par seulement de contraintes économiques, mais de ces sémantisations primaires, intériorisant en habitus, en dispositions, en goûts, le milieu social, le pratico-inerte et la destinée «objective». Les paroles et les discours n'y sont d'abord pour rien et leur efficace ultérieure, leurs vecteurs d'influence sont déterminés par les dispositions premières qui font que chaque discours trouve «naturellement» son destinataire prédisposé. Il arrive trop souvent que des critiques, féministes ou socialistes, semblent dire que la «magie sociale» des discours serait l'élément essentiel dans la production des identités de sexe et de classe, leur prêtant ici une fonction qu'ils n'ont aucunement (même si certains discours, didactiques, éthiques, politiques, semblent se les attribuer). Les discours sociaux, par delà la multiplicité de leurs diverses fonctions, *représentent* le monde social, ils l'*objectivent* et, en permettant de *communiquer* ces représentations, déterminent cette convivialité langagière qui est le facteur essentiel de la cohésion sociale. Le DS a en outre une fonction de «suggestion» sociale (pour emprunter un mot très «1889») : il axiologise le monde et donne des mandats d'action. Dire que, dans son effet de masse, dans l'hégémonie qui le traverse, comme dans la répartition de ses formes discursives et de ses publics, le DS *mystifie* et *aliène*, c'est approcher, sous un jugement de valeur immédiat, la fonction essentielle du DS dans toute société où existent de l'exploitation et des intérêts antagonistes. Mais pour parler de ses fonctions aliénantes, il faut d'abord chercher à dire *qui* est aliéné et à quel égards (on ne saurait aliéner toute le monde à la fois et de la même manière). Après avoir cherché à distinguer les fonctions propres aux discours sociaux dans la reproduction sociale, il faut donc diversifier les appréciations : les hommes et les femmes sont *disposés envers* la doxa, les idéologies et les secteurs discursifs de façons diverses et le DS est organisé de manière à les atteindre et à les concerner diversément, et à stimuler ou à objectiver de façon variable leurs symbolisations primaires. Ainsi, pour la classe dominante globalement, les discours et les paroles stylisées sont un des moyens de cette identité de classe qui passe par la stylisation du vécu, c'est-à-dire par la production sociale d'un «style de vie».

5. Hégémonie et faits transdiscursifs

Si nous avons cru pouvoir parler *du* discours social et non d'un ensemble contingent de discours sociaux, ce singulier impliquait que le disparate des axiomatiques propres à tel genre, telle idéologie, telle formation fût surdéterminé par des traits englobant et unifiant la diversité des secteurs discursifs. C'est en effet notre

hypothèse essentielle, et il nous semble pouvoir aborder ces régulations transdiscursives qui confèrent une identité spécifique à un *état* donné du DS sous sept points de vue qui se combinent comme hégémonie discursive.

La société instituée fonctionne «au discours», un peu, — pour paraphraser Louis Althusser, — comme les automobiles fonctionnent à l'essence. Le pouvoir des discours, tant qu'il opère, permet l'économie du recours aux pouvoirs coercitifs. Dans le discours social se repèrent les formes «douces» de la domination (des classes, des sexes, des privilèges et des pouvoirs statutaires). Si les classes et les groupes sociaux ne sont pas invoqués ici de façon directe c'est que le rôle essentiel de l'hégémonie discursive consiste à en colmater les écarts et à en scotomiser les antagonismes. Autrement dit, la carte des discours sociaux ne correspond qu'indirectement au terrain des luttes économiques et politiques.

6.

Premier aspect de cette hégémonie, le plus fondamental et le plus statique : ce que nous appellerons les *bases topiques* ou bases doxiques, englobant en un sens plus large que dans la *Topique* d'Aristote, à laquelle on se réfère implicitement ici (sens conforme à la topique classique qui va au-delà de micro-énoncés quasi-logiques), les idéologèmes irréductibles du vraisemblable social, tels que tous les intervenants des débats idéologiques s'y réfèrent pour fonder leurs divergences et désaccords parfois violents *inpraesentia*. C'est-à-dire tout le présupposé-collectif des discours argumentatifs et narratifs :

Les uns et les autres (dreyfusards et antidreyfusards) nous avons un postulat commun, un *lieu commun* ... dont on ne parlait même pas tant il allait de soi, c'était qu'*il ne faut pas trahir*, (etc.) (Péguy, *Notre jeunesse*)

7.

Deuxièmement, un *paradigme thématique* fondamental, qu'on peut supposer fait de couplages et d'oppositions sémantiques élémentaires, susceptibles d'innombrables avatars, constituant les éléments de profondeur ou les linéaments d'une Vision du monde. Ce paradigme, s'il peut se repérer, ne se réalise pourtant pas sous forme d'une philosophie ou d'une doctrine identifiées; avec de fortes capacités de mutation, il est à la fois partout et nulle part; les idéologies du moment n'en fournissent que des versions successives ou des variantes. Pour l'époque qui m'occupe, je crois distinguer

cette vision du monde diffuse sous la forme minimale d'une double corrélation isotopique que j'identifierai comme paradigme de la Déterritorialisation.

8.

Il convient à mon avis de distinguer radicalement cette hégémonie discursive, repérée dans les deux premiers aspects ci-dessus, de ce qu'on appelle (toujours imprécisément) l'*idéologie dominante*. Définissons d'abord l'idéologie dominante comme la doctrine, directement liée à des enjeux politiques, par laquelle la fraction de classe la plus proche du contrôle des appareils d'État justifie sa domination. Ce serait, dans le cas qui nous occupe, l'idéologie progressiste et démocratique de l'ordre républicain, défendue par les « Opportunistes » et leurs alliés radicaux. Cette idéologie qui dispose de moyens institutionnels de diffusion à travers l'appareil scolaire notamment, est susceptible de jouer un rôle d'intégration à l'égard de groupes dominés dont la fraction dominante requiert l'alliance et l'appui et auxquels elle abandonne en échange divers bénéfices, y compris des bénéfices symboliques. On constate cependant qu'une discordance essentielle peut exister et existe en fait entre cette idéologie et les constantes topiques et thématiques de la doxa dont la presse, les belles-lettres, les philosophies et les programmes scientifiques offrent les variantes multiples.

9.

Poursuivons avec un troisième aspect de l'hégémonie, face négative des aspects précédents, les tabous, interdits, *censures universelles* qui marquent les limites du pensable ou de l'intelligible. C'est que l'hégémonie discursive d'une époque ne sert pas tant à *imposer* des thèmes obligés et des formes canoniques qu'elle ne semble viser à refouler certaines « choses » dans l'impensable ou l'extravagant. Si la phrase qui précède a un air finaliste et prête à l'hégémonie une sorte d'intention mystificatrice, c'est que, rétroactivement, l'observateur est d'abord frappé par le fait que ce qui pour sa génération est devenu du probable ou de l'évident semble littéralement informulable aux « meilleurs esprits » de la génération passée, lesquels devant certains problèmes semblent collectivement faire preuve d'un aveuglement presque burlesque. L'observateur est pris ici dans l'insurmontable illusion d'un « progrès idéologique » dont les idées reçues du temps passé apparaissent comme les obstacles objectifs. Ces tabous universels, par définition non perçus, doivent être distingués des tabous en

quelque sorte visibles et institués que quelques-uns s'efforcent dès lors de déstabiliser ou de contourner et qui font donc l'objet d'une course à la subversion distinctive.

On peut peut-être inscrire ici, les *phobies* discursives, c'est-à-dire — dans la mesure où toute doxa montre du doigt et rejette comme étrangers certains êtres et certains groupes — le traitement réservé à ces entités forcloses du doxocentrisme : les racismes, chauvinismes, xénophobies, sexismes, et cette chose sans nom parce que trop répandue qu'est le mépris-dégoût des dominés, ne sont alors que des cas particuliers de mécanismes absolument fondamentaux. On perçoit ici que l'hégémonie résulte d'une pression logique qui conduit à harmoniser, à rendre co-pensables divers idéologèmes issus de lieux différents et n'ayant pas les mêmes fonctions : si pour une doxa donnée ce qui se dit des criminels, des alcooliques, des femmes, des nègres, des ouvriers et d'autres sauvages finit par prendre un air de famille, c'est que ces énoncés deviennent d'autant plus efficaces qu'ils se valident par analogie.

Résumons-nous après ce troisième point. Outre des hégémonies sectorielles dans les lettres, les sciences, la philosophie, outre la diffusion et l'obsolescence rapide de thèmes à la mode, on a posé que dans chaque société, l'interaction des discours, les intérêts qui les soutiennent et la nécessité de « penser » collectivement la nouveauté historique finissent par produire une hégémonie sans cesse en voie de réfection, qui surdétermine globalement une grande partie de ce qui est pensable/énonçable et surtout prive de moyens d'énonciation l'impensable, le *noch-nicht gedachtes* (pour adapter Bloch) qui ne correspond aucunement cependant avec l'inexistant ou le chimérique.

Cette hégémonie qui se présente selon les faces comme une historiosophie, une aléthique, une axiologie, une déontique ou une épistémologie, ne pénètre pas seulement les lieux neutres de la presse, de l'actualité, du commentaire idéologique direct; elle s'insinue dans les discours de savoir pour leur suggérer des thèmes et des procédures; elle suggère aux belles-lettres des leurres à pourfendre et des tabous à respecter.

10.

L'hégémonie peut ensuite être décrite sous un quatrième point de vue : comme la domination discursive de la classe dominante tout entière; c'est-à-dire la domination des symbolisations et des manières de penser directement liés à *son* sens pratique et à *ses*

habitus, lesquels sont dès lors métamorphosés comme des règles universelles et naturelles. De ce seul fait, les discours sociaux trouvent dans les membres qualifiés de la classe dominante les destinataires «naturels» de leurs énoncés, ceux dont le mode de vie permet avec le plus d'«aisance» de les sentir comme pertinents et satisfaisants et de les intégrer sans effort, ... alors qu'ils requièrent des autres classes une «bonne volonté culturelle» toujours problématique.

C'est ici une des manières de comprendre la proposition marxiste : «les idées dominantes d'une époque sont les idées de la classe dominante». Ceci est à distinguer d'une autre thèse qui elle n'a de pertinence qu'en «dernière analyse» et qui est qu'à travers tous les débats de tous les genres de discours, en fin de compte, la classe dominante, malgré les antagonismes de ses fractions, finit toujours par promouvoir des idéologies conformes à ses intérêts historiques.

Ce quatrième point nous a donc conduit à reposer le rapport, essentiel, des discours d'une *société* aux sens pratiques, sémantisations des usages, savoirs pratiques, kinésiques, proxémiques, habitus et «mentalités» (au sens traditionnel) de chacune de ses classes et de ses «sexes» institués. (Voir n° 4 ci-dessus) On voit alors ce qui arrive aux habitus de classes qui n'ont pas accès à la verbalisation (sinon par une mimésis pittoresque p.ex.) Autrement dit, *une* société n'existe que pour autant que certains habitus et savoirs pratiques sont «parlables», d'autres moins et d'autres pas du tout.

11.

On ne peut dissocier de l'hégémonie, l'imposition normative des *formes légitimes du langage* (cinquième point). Le langage n'est pas ici norme minimale et règles linguistiques abstraites. Il est totalement inséparable des savoirs d'apparats, idiomatismes, phraséologies et tropes légitimants (et de leurs modes d'emploi). La langue officielle-littéraire, si naturellement acquise par les rejetons de la classe dominante, est conçue comme faite de ces formes qui transcendent le plurilinguisme (l'hétéroglossie) d'une société de classes et «unifient et centralisent la pensée littéraire-idéologique». (M. M. Bakhtine)

Nous n'envisageons pas la langue comme un système de catégories grammaticales abstraites, mais comme un langage *idéologiquement* saturé, comme une conception du monde, voire comme une opinion concrète, comme ce qui garantit un *maximum* de compréhension

mutuelle dans toutes les sphères de la vie idéologique. (Bakhtine, *Esthétique*, 95; et cf. *M. et philos. lg.*, passim).

La langue légitime détermine, sans discriminer directement, l'accès à l'énonciateur *acceptable*, «imprimable» notamment.⁽⁹⁾

12.

Ici arrivé, il faut dire que l'hégémonie ne fonctionne que parce qu'elle produit toujours une dénégation — elle-même hégémonique — de sa propre existence! Nul ne peut admettre, sauf sur les marges qu'une contrainte invisible et historiquement contingente détermine ce qui se dit et s'écrit. Tous les doxographes, tous les écrivains *doivent* voir le DS comme l'espace de leur liberté créatrice et de leur opinion individuelle; les antagonismes qui les opposent à leurs «voisinages» idéologiques ou esthétiques, leur sont garants de leur autonomie personnelle. Ainsi le DS dispose-t-il d'un axiome métalangagier : que tout peut se dire (et finit par se dire) et que, dans leur libre variété, les discours individuels couvrent la totalité de la vie humaine dans toute sa complexité. Il y a dans cette méta-idéologie propre à tous les intervenants (sauf quelques mauvais esprits) l'idée que le DS n'est qu'une galaxie d'opinions personnelles, de références à des vécus irréductibles, de styles et de formes idiosyncratiques *et*, cependant, que tout ce qui a de l'intérêt pour la Société finit par recevoir un traitement conforme, c'est-à-dire qu'*On* parle de tout et de toutes les façons possibles. On y rattacherait l'idéologie «flaubertienne» du mot juste : la vie humaine étant connue dans toute sa variété, tout est affaire de style pertinent pour en donner la formulation la plus expressive.

13.

Si nous avons jusqu'ici envisagé des faits de coalescence transdiscursive, de coïntelligibilité, il nous faut maintenant aborder le revers de ces points de vue assimilateurs par les formes réglées de la dissimilation des discours, c'est-à-dire la *division du travail discursif*. Cette division est également une variable historique, spécifique à un état donné du DS, pas seulement dans ses répartitions sectorielles et ses axiomatiques diverses, mais aussi en ce qu'elle comporte des hiérarchies entre les discours et des voies d'interaction, d'influence entre leurs différents champs, c'est-à-dire une topologie de l'*interdiscursivité*. Joubert comparait «les pensées» à des monnaies qui circulent dans la société passant de cerveau en cerveau. La valeur d'échange des images, des idées et des opinions prime à coup sûr dans le DS sur leur valeur d'usage.

Tout texte porte la couture et les reprises de «collages» hétérogènes de fragments erratiques du discours social, intégrés à un *telos* particulier. Le discours social est aussi à voir comme une juxtaposition de champs aux langages fortement marqués et aux finalités établies et reconnues, mais où un trafic plus ou moins occulté fait circuler des formules et des thèmes dont les déplacements et les avatars renforcent l'effet global d'hégémonie.

Division du travail discursif

Nous parlerons ici d'une différenciation des discours, régie soit par leur lieu d'émission soit par leur destinataire-cible. Dans le deuxième cas, nous avons les versions du DS adaptées *ad usum delphini* (pour la jeunesse), mais aussi, pour prolonger la formule, *ad usum plebis* et *ad usum foeminae*. Les lieux d'émission se répartissent à première vue, en correspondant à des champs institutionnels, comme lieux communs de la publicistique, de la sphère publique, espaces des débats politiques, ou lieux distingués des circuits culturels restreints, les belles-lettres, les philosophies, les disciplines de savoir. Cette division du travail est réglée, les empiètements sont surveillés et la fonctionnalité du tout est évidente. Le rapport entre ces lieux discursifs et le discours social total n'est cependant pas celui de dialectes à une langue commune : rien de ce qui se dit dans une société ne peut s'y dire ou s'y traduire partout. Ce qu'écrit un essayiste ou un philosophe social, il ne pourrait le «traduire» en vaudevilles ou en élégies (et vice-versa). C'est essentiel et c'est le trait le moins reconnu par ceux qui sont tentés de parler de l'«idéologie» en termes généralisateurs. Chaque formation discursive peut se caractériser par une *axiomatique* propre, un *champ* (où elle s'insère et trouve ses antagonistes éventuels), un *statut* culturel général, des *attaches* institutionnelles, une fonction dans la circulation des idéologèmes comme *dispositif intertextuel* particulier, une *idéologie immanente* lui conférant mandat et légitimation, une *tradition* propre sur laquelle cette idéologie brode, des *intervenants* attirés avec leurs prestiges particuliers et leurs habiletés. Chaque champ discursif dispose d'enjeux communs et constitue une communauté discursive qui exploite des thèmes et des stratégies, exige les droits d'entrée, procure une homologation des produits et maintient un certain cloisonnement destiné à conserver l'identité canonique de la production.

Dans la *topologie globale* des discours on voit des préséances réglées, des mécanismes de circulation des énoncés (vecteurs intertextuels), des enjeux, des arbitrages et des contrebandes. Ici

s'inscrit le marquage axio-sociologique des productions discursives en : distingué/trivial, majeur/mineur, rare/populaire, etc... Toute cette topologie et l'autonomie apparente de chaque secteur sont renforcées par des «esprits de corps», «esprits de caste», «styles de la maison», «esprits de boutique» et «climats d'idées» sectoriels.

Dans tout état de société on voit apparaître alors des *grands rôles* idéologiques, généralement remplis par un seul individu (avec d'éventuels challengers ou ersatz moins distingués), qui donnent ensemble cette impression d'harmonie dans la répartition des voix et des rôles qu'on trouve dans la distribution d'une pièce bien faite. Parmi ces doxographes, — écrivains, philosophes, publicistes, — spécialisés dans la diffusion d'un message idéologique «original», il convient de pouvoir distinguer les rares positions critiques de subversion véritable, des positions de bon rapport accordées aux emplois fixes de la scène discursive : collimateur idéologique, bourru-bienfaisant, énonciateur de paradoxes distingués, pervers de service, fabricant de grandes synthèses, novateur sans rupture, promoteur de modes, vulgarisateur doxologique, cicerone de l'évasion programmée et innombrables récupérateurs, dissidents-légitimes et modestes bricoleurs.

L'axiome de base de tout cet aspect de l'hégémonie est le fait même de la division du travail, des savoirs, des pratiques significatives, — des publics. Elle résulte de la division du travail social et de la création de gens ayant accès à l'écriture et à l'imprimé. Quant à ceux qui sont réduits au silence, les prolétaires, les femmes, les enfants et les fous, leur silence est compensé par une abondance de discours sur leur dos, discours qui se caractérisent par un très haut degré d'assertivité et une grande rigidité des cadres cognitifs.

14. Allégorie, interlisibilité

L'effet de «masse synchronique» du discours social surdétermine la lisibilité (le mode interdiscursif de lecture) des textes particuliers qui forment cette masse. La lecture d'un texte donné se surimpose vaguement d'autres textes occupant le même espace, par un phénomène analogue à celui de la rémanence rétinienne. Cette surimposition s'appelle dans les discours sociaux antiques et classiques ALLÉGORÈSE, — rabattement centripète des textes du réseau sur un texte-tuteur, ou un corpus fétichisé (P. Zumthor; D. Suvin). Des phénomènes analogues se produisent dans les discours modernes par une nécessité structurelle résultant de l'organisation topologique des champs discursifs.

15. Le Romanesque-général

On peut se demander si dans la hiérarchie des discours institués un type de discours prestigieux ne fonctionne pas comme *modèle général*, influençant très au-delà de son champ, les manières de parler, de narrer et de discuter qui apparaissent en un moment donné comme les plus «naturelles». On songerait ici à diverses thèses relatives aux formes dominantes de la rationalité, que Timothy Reiss assigne, pour la période classique, à une position «analytico-référentielle» où l'énonciateur social prétend assumer une situation de «non-implication ostensible» dans l'observation du monde; à la notion de rationalité restreinte «schizophrénique» imputée par Joseph Gabel aux sociétés bureaucratiques; au concept de raison instrumentale a-critique développé par Jürgen Habermas. Je ne crois pas pouvoir développer ici la critique de ces thèses, mais je voudrais signaler que ma réflexion me conduit à une hypothèse qui n'est sans doute qu'une formulation proche des précédentes et issue du même type de questionnement. Cette hypothèse revient pourtant à trouver dans la fiction romanesque le mode le plus fondamental d'énoncé cognitif pour les sociétés bourgeoises à l'orée de la phase impérialiste.

Très grossièrement exposé, il s'agirait de poser une règle de production de discours crédibles analogue à la manière dont le roman induit des paradigmes idéologiques sans jamais les poser pour fin du récit, le code étant inscrit implicitement dans le texte, et la lecture fonctionnant par des inductions généralisantes dont la pertinence est téléologiquement validée. On reconnaîtra ici une thèse essentielle de la *Production de l'intérêt romanesque* de Charles Grivel (1973) :

Le roman, faisant voir 'en vérité' la fiction en cours, c'est-à-dire l'écran idéologique, la pensée du lecteur, devenue conforme au modèle, se trouve désormais apte à concevoir et à produire 'd'elle-même' le code originaire : ce qui est engendré par le code a été rendu capable de l'émettre. (p. 345)

Dans une époque où règne le Sujet individuel, la *doxa* s'établit à partir de narrations, dépourvues à la fois de dimensions transcendantale et de surdéterminations dialectiques, ayant pour fin de rapporter à des Individus (à la fois singuliers, mais généralisables) des traits de caractères et des attitudes contingents que la séquence narrative rend isotopes, c'est-à-dire partiellement redondants et coïntelligibles. Actualisant des «codes» implicites en une suite d'énoncés dont la succession vaut pour une logique de l'identification, le récit «romanesque» est ainsi à lui-même son

propre cadre théorique objectivant un savoir pratique, construisant par exemple un paradigme d'identité comme si cette identité était perçue dans son émergence aléatoire, abandonnant au lecteur la possibilité d'extrapoler des règles qui ne sont pas posées comme la finalité explicite du récit. Tout récit, bien au-delà de la fiction littéraire, opère alors une légitimation occulte de ce «sens pratique» fictionnel qui doit être constamment réactivé sans être jamais reconnu. Je prétends qu'au-delà des belles-lettres (où le grand romancier peut problématiser cette mécanique inéluctable), cette narration inductive, faisant obstacle à toute déconstruction critique et à toute déduction explicitée, constitue le modèle de base du journaliste dans les faits-divers comme dans la chronique parisienne, de la causerie mondaine et de la réflexion «psychologique», de l'avocat-général dans son réquisitoire, du médecin dans ses études de cas, du politicien (dès lors qu'il quitte les horizons abstraits des Grands Principes). Justement parce que ce dispositif du «romanesque-général» est banal et presque évanescent et parce qu'il n'est qu'une fiction homologue de la façon dont le monde est censé être connu au niveau de la pratique quotidienne, il demanderait à être décrit et critiqué dans tous ses avatars.

Il serait tout à fait faux d'en déduire que le publiciste, le journaliste, l'avocat général et l'homme de science «font du roman» en raison du seul prestige des belles-lettres dans la société cultivée. Il est vrai que des techniques directement littéraires viennent surdéterminer le processus et signaler ce grand prestige. Mais ce vraisemblable romanesque, si répandu, avant d'être un hommage aux fétiches du bien-écrire, joue un rôle essentiel aux lieux où il opère. La littérature, au sens restreint, ne sert que de relais et d'alibi à cette pratique narrative. Il faudrait renverser la perspective et interroger la place du roman à la fin du XIX^e siècle (et sa crise ou ses crises ultérieures) par rapport à l'hypothèse d'un romanesque-généralisé qui serait la gnoséologie fondamentale des discours sociaux «bourgeois».

16. Non-contemporanéité

Si l'hégémonie dont nous avons parlé tend à rendre co-intelligibles ou coacceptables les différents discours légitimes, il doit pouvoir être possible cependant de repérer dans la simultanéité des choses dites, des pratiques discursives qui tout en étant contemporaines, sont non seulement antagonistes mais plus encore «impossibles», les produits de logiques incompatibles, manifestant ainsi dans une coexistence illusoire la contemporanéité de discours non-contemporains (*Ungleichzeitigkeit*).

Le théoricien du discours social ne doit pas se hâter de conclure à une rupture doxique chaque fois qu'il est mis en face d'énoncés polémiques, paradoxaux ou protestataires. Il verra vite de quelle puissance d'attraction dispose le DS hégémonique pour restreindre l'autonomie critique de doctrinaires socialistes ou féministes et, d'autre part, l'indépendance spéculative ou imaginative du penseur et de l'artiste. Il verra comment les «pensées» les plus objectivement contestataires se développent dans la *mouvance* de l'hégémonie invisible contre laquelle elles cherchent à poser leur «Il n'en va pas nécessairement ainsi — it ain't necessarily so!»

Le DS mystifie, mais il «porte» aussi la pensée conforme, comme l'air porte l'avion (s'il est permis de s'exprimer ainsi!) C'est dans les lieux distingués et canoniques de la *Revue des Deux Mondes* que le penseur peut se montrer le plus subtil, le plus articulé, le mieux informé et même à de certains égards, le plus lucide. Sur les marges, dans les feuilles socialistes ou féministes, que d'aveuglement, que de mauvais pathos, que de maladroites! ... Cependant c'est dans ces balbutiements et ces fausses-issues que le chercheur discernera l'émergence toujours incertaine du *Novum*, de la critique vraie qui, dans la topologie hégémonique, par définition est *u-topique*.

17. Place des belles-lettres dans le DS

La littérature : en immergeant la littérature dans la totalité des discours sociaux, on cherche à en décentrer l'examen pour en mieux comprendre la fonction, ou mieux les fonctions variables, elles-mêmes fonction de l'économie des autres champs discursifs et non pas entité pourvue d'un statut transhistorique stable. Ce qui se dit ici des pratiques littéraires vaut *mutatis mutandis* pour les pratiques cognitives des sciences morales et des philosophies. Il ne convient pas seulement de se demander comment ces pratiques produisent leurs objets, mais qu'est-ce qui se dit *ici* qui ne saurait se dire là — et vice-versa.

18. Discours social et science

Ce qui s'oppose à l'hégémonie idéologique, ce n'est pas la *science*, telle qu'irréversiblement elle vient à échapper aux intérêts contingents des sociétés de classes. Ce sont les armes de la critique et l'impulsion «utopique» qui poussent à demander raison au discours social au nom de cela même qu'il exclut. Quant à la *science*, il convient avant tout de la distinguer de l'**idéologie scientiste** (qui sert à légitimer la fonction sociale d'une discipline) et du «**texte-du-savant**» qui pas plus qu'un autre, n'est imperméable à

la *doxa*. Il arrive souvent que la sécurité cognitive de son activité scientifique le rende plus vulnérable que quiconque. Nous ne posons pas au relativisme stérile jusqu'à refuser d'appeler sciences ces acquis irréversibles que le «texte-du-savant» (et la glose de la communauté scientifique) servent cependant souvent à occulter plutôt qu'à mettre en lumière. Nous suivons les postulats épistémologiques de Patrick Tort dont les travaux sur *la Pensée hiérarchique et l'Évolution* sont du reste essentiels pour l'époque qui nous occupe. «Aucune idéologie ne peut naître d'une science» écrit Tort, mais «aucune science, du fait de sa simple intervention régionale, n'a jamais rendu une idéologie inopérante».⁽¹⁰⁾ Si le texte-du-savant est bel et bien partie prenante de la *doxa* hégémonique et, pour l'époque qui nous occupe, s'il sert de relais essentiel à ses thèmes, cette *perméabilité* n'a rien pour surprendre et n'aboutit aucunement à nier la science-même, décrite axiomatiquement comme ayant accompli une sécession irréversible d'avec les intérêts sociaux.

Ce qui me distingue de la position de Patrick Tort, c'est simplement que ma démarche est inverse de la sienne : je ne me place pas du point de vue de la science (des conditions où la science s'arrache à l'idéologie y compris à l'idéologie à prétention scientifique); je me place du point de vue de la *doxa*, du point de vue de la perméabilité même des discours savants, lorsque ceux-ci restent dans la mouvance de certains modèles extra-scientifiques et d'ailleurs transdiscursifs. Dans le texte scientifique, tout ce qui interprète, généralise selon des paradigmes doxiques, les données scientifiques, les étouffe ou les altère, tout cela appartient à la théorie du discours social. Le paradigme «évolutionniste» de 1889 est ainsi essentiellement de l'idéologie, idéologie *pour* les savants, idéologie *de* la science, idéologie comme prolongement (avec discontinuités colmatées) d'énoncés authentiquement scientifiques. C'est donc de degrés de perméabilité et de formes de transposition doxique des résultats scientifiques qu'il faudra se préoccuper face aux textes savants. Cela peut s'opérer par des choix d'objets (thèmes «à la mode»), par des surinterprétations de résultats, par des idéologèmes transformés en hypothèses ou en prolongements indus d'un savoir, se substituant en quelque sorte à de la connaissance scientifique «manquante»; car le savant est dans le même cas que le doxographe : il doit feindre de pouvoir tout dire à tout moment.

19. Le Discours social comme marché et marchandises

Récapitulons les points de vue successifs sous lesquels l'idée d'hégémonie a été abordée : (a) les bases topiques (= 6); (b) le

paradigme thématique fondamental (= 7); (c) les censures universelles (= 9); (d) la domination discursive de la classe dominante (= 10); (e) les formes légitimes du langage (= 11); (f) la division du travail discursif (= 13, 15, 16) avec l'hypothèse, (g) d'un modèle cognitif généralisé (= 14).

J'en arrive donc au dernier aspect (qui permet de tenir compte en synchronie, des rythmes d'évolution du DS) : on y substitue à l'image d'une topologie des discours (= 13), celle d'une *économie de marché*. Les textes et les idéologies circulent, de même que les objets matériels qui leur servent de support, livres et périodiques, se fabriquent et se vendent sur le marché commercial. Le marché discursif pourvoit les idéologèmes d'une valeur d'échange. Les objets idéologiques se trouvent des créneaux de diffusion et s'efforcent de s'attacher des publics fidèles dont ils modèlent les besoins à la nature de l'offre. Avoir ses abonnés, ses partisans, ses «fidèles lecteurs», c'est le rêve de toute entreprise discursive.

Le marché du discours : ce n'est donc pas synonyme du marché de la chose imprimée, bien que celui-ci donne des indications sur celui-là. C'est la perspective où les discours circulent, se demandent, s'offrent et s'échangent. C'est ici qu'il faut parler de concurrences et de nouveautés; de *turn-out* et d'obsolescence; de créneaux de vente et d'*engineering of consent*; de durabilité et d'effets de mode; de *krachs* et de remises au goût du jour; de renouvellement des stocks et de ventes d'écoulement. Économie des idées, des thèmes et des genres dont les exigences entrent en conflit avec le principe de préservation des hégémonies et de surveillance des limites du pensable. D'où la formation de compromis la plus classique de tout marché de consommation moderne : la nouveauté prévisible ou art de faire du neuf avec du vieux. Car l'idéologie vieillit vite, et les changements dans les rythmes de marketing doxique sont un des points essentiels d'une critique de la *modernité* pour laquelle Walter Benjamin nous servira de référence privilégiée (son concept de «mercantilisation» de l'œuvre d'art).

On posera d'abord que les rythmes d'émergence, de succès, de *holding* et d'obsolescence de la nouveauté littéraire, philosophique, scientifico-doxique, journalistique ou politique répondent à des règles spécifiques et ont quelque chose d'essentiel à nous apprendre sur l'offre et la demande sociales et sur le «malaise dans le discours social» auquel leur multiplication incontrôlée semble répondre. L'appétit de la nouveauté, l'emprise de modes idéologiques entrent ici en conflit essentiel avec tout ce que nous savons déjà de

l'hégémonie : la nécessité de maintenir une stabilité faite de recettes idéologiques éprouvées, qu'au prix d'un recyclage on aurait pu se flatter de faire «durer» encore un certain temps. En accélérant et en diversifiant la production, le DS risque de perdre de son pouvoir légitimant au vent de la concurrence, cette concurrence ne porterait-elle que sur des objets fondamentalement semblables. Or, c'est à cette accélération induite, à cette usure rapide des formules idéologiques et esthétiques, que l'on assiste dans le dernier tiers du XIX^e siècle, accélération concurrentielle dont le caractère déstabilisant devra être compensé par des processus de récupération dont la mise en place n'a pas été sans à-coups.

Nous sommes bien placé, vers 1889, pour observer ce malaise dans les discours sociaux, puisque tous les écrivains, penseurs et savants à la mode ont subi collectivement un *krach* posthume qu'ils n'étaient du reste pas sans soupçonner. Voilà un effet d'hégémonie : où que je me place dans la topologie, la postérité me donnera tort. Ce *krach* posthume, tout en épargnant certains, devait se reproduire ultérieurement de décennie en décennie, plongeant dans le néant de «l'illisible» des légions de littérateurs et de philosophes. Mon objet n'est pas de méditer sur ce «*Sic transit gloria mundi.*» Ces *krachs* posthumes sont le symptôme de quelque chose : les idéologies et les esthétiques elles-mêmes se savent désormais mortelles. Les idéologues, qui songent encore à laisser une Œuvre, doivent se résoudre à des variations doxiques dont la pertinence n'est que contingente et momentanée. Le succès mondain en console : E. de Vogüé et H. Meilhac entrent à l'Académie française, la même année que Nietzsche et Van Gogh entrent à l'Asile d'aliénés.

L'écrit-marchandise, — substitué au règne majestueux des doctrines anciennes, vénérables et sacralisées, — fait apparaître dans le discours social des lois de type économique, et même des processus qui constituent des sortes d'avatars caricaturaux du *marketing* ... Ces tendances peuvent s'énumérer comme suit :

- obsolescence rapide des formules idéologiques et notamment celles à plus haut coefficient de distinction,
- succession stochastique des vogues et des modes,
- tendance à la spécialisation des idéologues et à leur cantonnement sur des créneaux privilégiés,
- fortes concurrences à l'intérieur des champs discursif et empiètements interdiscursifs; crises de surproduction idéologique,

- double mouvement : recherche effrénée de la distinction, production d'idéologies de plus en plus éthérées et simultanément, multiplication de formes vulgarisées, d'*ersatz* susceptibles d'être assimilées avec un bagage culturel minimal; apparition sur tous les terrains du vite-lu et du vite-compris (*catch-all*),
- phénomènes de la fausse nouveauté et de la révolution prévisible, comme formations de compromis,
- surenchères des secteurs concurrents, la victoire restant au tenant le plus hyperbolique d'une formule-type : victoire d'Henry Rochefort dans la polémique diffamatoire; avancée de Joséphin Péladan dans l'abstrus et l'abscons décadentistes où il sera rapidement dépassé par René Ghil et Gustave Kahn,
- recyclage du passé-de-mode idéologique auprès de consommateurs moins avertis (prolétaires, provinciaux),
- saturation de nombreux secteurs, réduction finale à la phraséologie, «stade suprême de l'idéologie», confusion des esprits...
- cloisonnement de la production doxique et adaptation forcée des consommateurs aux objets idéologiques effectivement offerts; renforcement par les discours de la compartimentation de la vie sociale, trait essentiel des sociétés modernes.

20. Questions de méthode

Un exposé des méthodes descriptives et interprétatives auxquelles on a recours ne peut s'entreprendre ici : la multiplicité des points de vue appelle un éclectisme méthodologique raisonné. La sémiotique littéraire y contribue, comme la sociologie de la connaissance, l'analyse de discours, l'histoire culturelle et l'histoire des idées dans leurs multiples filiations et traditions. Cependant toutes ces procédures doivent être adaptées et critiquées par le fait même de s'adapter à une démarche interdiscursive, totalisante, et par la volonté qu'on a montrée de ne pas dissocier les typologies discursives des enjeux et des fonctions sociaux.

Quant aux motifs pour lesquels mon choix s'est porté sur les années 1880, et (de façon plus contingente) sur l'année 1889, ils soulèvent une série de problèmes et d'hypothèses nouveaux que j'ai cherché à éliminer du présent exposé et qui pourraient faire l'objet d'une discussion séparée laquelle s'occuperait de questions de périodisation, de *stades* des sociétés bourgeoises, de «modernité» et de techniques de coupe synchronique.

Je substituerai à un exposé de méthode, — pour conclure, — la formulation de perspectives heuristiques : à quoi peut servir un tableau synchronique du discours social, en dehors de l'intérêt de principe qu'il y a à connaître une réalité historique et à théoriser à partir d'elle une conception générale?

21. Heuristique

Chercher à percevoir *en coupe* (synchronique) toute cette topologie, englobant dans une économie générale ces domaines que l'on isole d'ordinaire : les belles-lettres, la philosophie, les sciences instituées : tout ce qui ne peut subsister qu'en niant largement sa dépendance à la symbolique générale, en assurant sa compartimentation et en spécifiant fortement ses enjeux. Il est essentiel de chercher à établir pourquoi — avec quelles justifications apparentes et quelles motivations profondes — ces sécessions relatives, ces compartimentations s'opèrent et comment leur maintien est assuré par les agents opérant dans le champ, quels que soient les antagonismes qui les opposent par ailleurs.

On vise à une opération radicale de décloisonnement selon l'hypothèse que chaque sous-ensemble (genre, discours, doctrine, école, mode) se détermine et se développe en coexistence et en interférence avec les autres catégories qui lui sont contiguës. Mais aussi en empruntant, en phagocytant certains des thèmes et des figures de ces ensembles contigus ou éloignés. On pense donc que les genres, littéraires et autres, doivent non seulement être décrits à travers les traits immanents qui leur confèrent une identité formelle, mais aussi comme des dispositifs intertextuels qui absorbent, bloquent, modifient ou relaient de façon réglée des idéologèmes disséminés dans le réseau du discours social. (Le DS au reste ne se manifeste pas nécessairement à la surface rhétorique des textes ou ensembles de textes, mais plutôt dans les soubassements présuppositionnels qui en établissant l'acceptabilité topique.)

Visée heuristique : changer de perspective; cesser de voir les textes et les discours dans l'immanence de leurs catégories; ne pas prendre pour acquise la fonction manifeste qu'ils s'attribuent ou qu'un métadiscours leur assigne; ne pas les rattacher, — après les avoir artificiellement isolés des transactions interdiscursives, — à une genèse psychologique, à des contraintes économiques, à une *mimésis* du monde «réel». Ne pas préjuger du travail qu'ils opèrent dans l'espace des pratiques discursives.

Voir de nouveaux objets, identifier des phénomènes plus anonymes et plus labiles; apercevoir ce que toute étude sectorielle

tend à occulter; pénétrer dans les lieux triviaux de la presse avec les méthodes subtiles de la sémantique historique, de la narratologie, de la typologie des genres; traverser les hiérarchies des formes canoniques et des formes vulgaires et dire comment cela se définit en s'opposant; retrouver la topique dominante dans des discours censés marginaux, signaler des enjeux communs à des pratiques antagonistes; repérer les ruptures où les mailles du réseau vont se défaire. Retrouver le concept de *totalité* sans pour autant en conserver ni les modèles organicistes, ni les modèles structurels; et sans non plus y surimposer mécaniquement des dichotomies (dominant / dominé; central / marginal; canonique / populaire ...).

Il me semble qu'une analyse du discours social telle que j'en ai suggéré les grandes lignes, — c'est-à-dire d'une façon à peu près opposée en tout à l'idée romantique du *Zeitgeist*, — aurait pour conséquence de réfuter tout structuralisme immanent comme toute procédure d'interprétation causale immédiate, c'est-à-dire qu'elle permettrait de se débarrasser à la fois du fétichisme de l'Art et de la Science et de la fétichisation dogmatique de l'Idéologie.

Marc Angenot

Département de littérature comparée
Université McGill

-
- (1) Grivel, *Prod. intérêt romanesque*, 33; Goux, *Tel Quel*, n° 33, 82.
- (2) Fossaert, *les Structures idéologiques*, 48; la locution de *discours social* est apparue en premier lieu comme titre d'une revue de sociologie littéraire lancée par R. Escarpit et l'I.L.T.A.M. de Bordeaux (1970), revue où l'expression ne se trouve pas commentée ou définie.
- (3) J'ai publié ailleurs quelques articles qui présentent et illustrent d'autres manières la problématique dont je parle ici :
- «On est toujours le disciple de quelqu'un, ou : le Mystère du pousse-au-crime,» *Littérature*, 49 : 1983.
 - «Savoir et autorité : le Discours de l'anthropologie préhistorique», *Littérature*, 50 : 1983. (En collaboration avec N. Khouri).
 - «Les discours social : hypothèses et propositions», *Bulletin CQFD*, 2 : 1982.
 - «Littérature et discours social», *Actes du Colloques : Renouvements dans la théorie et l'histoire littéraires, Montréal août 1982*. Sous presse (Ottawa : Société Royale, 1984).
- (4) De même on ne saurait dans le discours social, disjoindre des «formes» et des «contenus» ou disjoindre des bases sémantiques et des faits rhétoriques : le DS unit en des lieux déterminés des «idées» et des «façons de parler (d'écrire)» : c'est ainsi qu'opèrent ses charmes, il suffit de s'abandonner à une phraséologie, pour être absorbé par une doxologie.
- (5) Thuillier, *Pour une histoire du quotidien* (1977) 310, cf. Foucault, *Archéologie*, 90.

- (6) Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*.
- (7) Durkheim, *Règles de la méthode sociologique* (1927), 11, et *ibid* :
«Dites si ce n'est pas Edouard Drumont ou Paul de Cassagnac qui parlent par la bouche de tel bon bourgeois ou de tel excellent prêtre...»
- (8) Bakhtine, *Marxisme et philos. lg.* (1929; 1977), 38.
- (9) La «chose imprimée» en tant que telle est un instrument d'hégémonie, de légitimation relative des discours, un sceau de garantie sinon un label de qualité.
- (10) pages 198 et 33.